

HYÈRES PATRIMOINE I



Hyères
CULTURE

Culture et patrimoine	3
Villa Noailles <i>François Carrassan</i>	5
Notre Dame de consolation <i>Jacques Berger</i>	8
Eglise Saint Louis <i>Paul Turc</i>	11
Tour des Templiers <i>Paul Turc</i>	16
Collégiale Saint Paul <i>Paul Turc</i>	20
Vieux Château <i>Paul Turc</i>	25
Lexique Architectural	29
Olbia	32

Service des Affaires Culturelles
Park Hôtel • 83400 Hyères les Palmiers
04 94 00 78 80
www.ville-hyeres.fr
mairie@ville-hyeres.fr

CULTURE ET PATRIMOINE

Pour le dire comme Homère, "sur terre les hommes passent comme les feuilles", et il ne reste vite rien d'eux en dehors de quelques traces et témoignages transmis aux générations suivantes. Mais ainsi se constitue, par l'effet d'une résistance au temps, un héritage commun, signe venu des époques disparues : le patrimoine, le patrimoine qui donne à l'humanité sa mémoire et lui permet de se figurer sa propre histoire. Ainsi, à la façon dont André Malraux considérait l'art, le patrimoine peut-il être perçu comme un "anti-destin", non seulement pour survivre au naufrage fatal des choses immédiatement mortelles - et même si cette survie n'a rien d'éternel puisque le soleil se consume aussi -, mais encore et surtout pour parvenir, en jouant donc avec la mort, à "une énigmatique délivrance du temps."

"Quand le passé n'éclaire plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres." Cette formule de Tocqueville pourrait fort bien expliquer le fait que la visite du patrimoine est la première pratique culturelle des français, une pratique qui répondrait à une attente en mal de repères, de références, de sens et de valeurs. Mais elle permet aussi de poser la question de la plus juste attitude à l'égard du passé, laquelle se trouve à l'égal opposé de deux extrémismes qu'invalident leurs propres excès.

Il y a en effet l'extrémisme révolutionnaire, négateur du passé en tant que porteur de tous les maux et lieu de toutes les aliénations humaines. Pour s'en libérer, on le niera donc jusqu'à l'anéantir : c'est le temps du vandalisme, et, comme le chante l'Internationale, pour qu'advienne l'homme nouveau "du passé faisons table rase".

Il y a aussi l'extrémisme réactionnaire, vénérateur du passé en tant que siège du vrai, du beau et du bien, et vers lequel il faut vivre tourné. C'est le temps du passéisme, et n'importe quel lieu d'hier - même une vieille salle de cinéma abandonnée - pourvu qu'il soit d'hier pourra devenir par là-même symbole de vraie vie.

Voilà deux illusions majeures qui procèdent d'un même refus de la réalité au profit d'une croyance sans objet : un lendemain qui chante ou un paradis perdu dont tout le mérite est de ne pas exister. Par où l'on voit qu'il n'est qu'une manière de considérer le passé lucidement, en transmettant ce qu'il y a encore de vie en lui, et qui dure à travers les siècles, pour permettre de mieux vivre le présent et de préparer l'avenir, et dont la remémoration sera source d'inspiration et ferment d'imaginaire.

Aucun culte donc en cela, ni de l'avenir ni du passé, seulement l'appréciation patiente du réel à partir de quoi, relativement au patrimoine, il faut forcément choisir : laisser disparaître ou protéger, restaurer ou transformer. Aussi le devoir de mémoire a-t-il à composer avec l'usage des monuments historiques, ici et maintenant. Car tout n'est pas à conserver, et quand bien même ne saurait l'être puisque la vie continue ; car le patrimoine ne peut non plus se contempler hors du temps : le public qui le découvre doit pouvoir se l'approprier, le pratiquer comme un lieu de rencontre et de création. Et c'est ainsi qu'à travers le temps les civilisations se parlent, que s'enrichissent les arts et les techniques, et que peuvent se correspondre des pierres multiséculaires et des oeuvres contemporaines.

Architecture et culture font le patrimoine justement célébré à Hyères.

Et depuis 18 ans, à Hyères, une remarquable restauration de ce patrimoine a été entreprise qui mène principalement de la Tour des Templiers à la Collégiale Saint-Paul, en passant par le Théâtre Denis et la Villa Noailles :

- c'est la Tour des Templiers, à présent lieu vivant et lumineux, ouvert à des expositions créatives qui forcément jouent avec l'histoire et le temps ;

- c'est la Collégiale Saint Paul dont les ex-voto ont été rendus à toute leur vérité originelle, dont la réfection des façades va bientôt s'achever, dont l'acoustique naturelle vient d'être superbement établie par les premiers enregistrements de musique baroque et classique de son histoire : et puis viendra la restitution de ses murs intérieurs dont les vitraux à peine refaits sont en attente ;

- c'est le Théâtre Denis en pleine rénovation, des planchers aux murs, des boiseries aux sièges, de la scène aux coulisses, salle moyenne idéale de la Ville d'Hyères, en train de conquérir son identité culturelle et le jeune public ;

- c'est la Villa Noailles, centre d'Art et d'Architecture, un bâtiment du XXème siècle de référence internationale en cours de restauration, et qui fait déjà, dans l'effervescence et l'innovation parler d'Hyères bien au-delà d'Hyères ;

- c'est l'Eglise Saint Louis dont les vitraux font l'objet d'un beau programme de remise à neuf et dont le clocher va être réinventé.

Mais la seule restauration d'un patrimoine existant, même spectaculaire, ne suffit pas à parfaire une politique culturelle : encore faut-il aller jusqu'à créer le patrimoine de demain. Car il est vrai d'une vérité d'évidence que le geste architectural et culturel est le meilleur moyen donné à l'homme de laisser la trace durable de son action, proie du hasard, toujours brève et minuscule. Un apophtegme⁽¹⁾ d'Hippocrate le rappelle : "La vie est courte, l'expérience trompeuse, le jugement difficile et l'occasion fugitive." Et au moins deux projets existent à Hyères, qui répondent à cette exigence en même temps qu'à leur propre nécessité culturelle :

La grande médiathèque attendue en Centre Ville, symbole de lumière, d'ouverture et de confiance en l'avenir est en cours de réalisation en lieu et place de l'actuelle Cité Administrative, et à laquelle le nom d'André Malraux, s'il lui était donné en mémoire de son attachement à Hyères, ferait honneur ;

L'amphithéâtre du Vieux Château, face aux vestiges de temps médiévaux, dominant la Ville jusqu'aux Iles d'Or, couronnement d'une colline devenue l'une des plus inspirées de la Côte d'Azur à l'aube d'un nouveau millénaire.

Léopold RITONDALE
Maire de la Ville d'Hyères les Palmiers
Conseiller Général

François CARRASSAN
Adjoint à la Culture

(1) sentence mémorable d'un personnage célèbre.



LA VILLA NOAILLES

ORIGINE

Au commencement, il y a le projet conçu par Charles et Marie-Laure de Noailles d'une "petite maison dans le midi", sur un terrain reçu en cadeau de mariage, à Hyères, au cœur d'une enceinte médiévale en ruine, sur la colline du Vieux Château ; une maison où Charles de Noailles, collectionneur, amateur d'art et de cinéma, mécène généreux, à la pointe de l'esprit moderniste des années 1920, marquerait l'époque et expérimenterait une manière moderne de vivre. Il y a ensuite Rob Mallet-Stevens (Paris, 1886-1945), un architecte original et inspiré qui se tient aux sources de l'architecture contemporaine. Lié au mouvement Art Déco et au Style International, il débuta sa carrière comme décorateur de films, et s'intéressa sans cesse aux rapports de l'architecture et des autres arts, toujours au fait des innovations techniques. Architecte d'intérieur et d'extérieur, créateur de meubles, de décors et d'objets d'art, fondateur en 1929 de l'Union des Artistes Modernes, il fut un artiste complet qui pensa l'architecture comme un art de vivre... La Villa Noailles à Hyères (1924-1933), sa première œuvre construite, est une merveille d'imagination, à laquelle il travailla avec les plus grands noms de la décoration, tels que Louis Barillet pour les vitraux, Pierre Chareau et Francis Jourdain pour le mobilier, Gabriel Guévrekian pour le jardin cubiste. Par son apparence même, la Villa - célébrée dès 1929 par le film surréaliste de Man Ray, Les Mystères du Château du Dé, illustre bien l'idée que Mallet-Stevens se faisait de la forme comme intersection de la matière et de la lumière, et ses volumes lisses et cubiques vibrent à la façon d'une sculpture selon le jour. Villa héliotrope, elle réalisait le plaisir de la vue et de la vie au dehors dans le prolongement de la fonctionnalité raffinée de l'espace intérieur où tout devait permettre l'entretien rationnel des corps et la maîtrise du temps. La Villa connut la gloire et accueillit l'élite artistique et culturelle de toute l'Europe, de Cocteau aux Ballets Russes, de Stravinsky à Luis Buñuel qui y écrivit en 1930 le scénario de L'Age d'Or ; et puis, après la dernière guerre, elle déclina lentement vers la ruine jusqu'à l'heureuse acquisition que la Commune en fit en 1973, qui la sauva d'être détruite.

CHRONOLOGIE

- | | |
|--|--|
| 1923 : commande | 1943 - 1947 : annexe de l'hôpital hélio-marin d'Hyères |
| 1924 - 1925 : chantier | |
| 1927 : piscine | 1947 - 1970 : séjours fréquents de Marie-Laure de Noailles |
| 1928 - 1930 : gymnase | |
| 1932 - 1933 : squash | 1970 : mort de Marie-Laure de Noailles |
| 1940 - 1943 : occupation par l'armée italienne | 1973 : vente à la ville d'Hyères |

RESTAURATION

La Villa Noailles a fait l'objet de deux arrêtés d'Inscription à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques en 1975 et 1987, qui protègent l'intégralité de ses bâtiments. Des travaux importants de restauration de sa partie primitive ont commencé en 1989, décidés par Léopold Ritondale et sa municipalité. Accompagnant cette première restauration des expositions significatives sont présentées :

- 1990 : Noailles et les Modernes
- 1991 : Arthur Rimbaud
- 1992 : Alix Grès
- 1993 : Les Ballets Russes
- 1994 : Les Ballets Suédois
- 1995 : Karl Lagerfeld

Une deuxième tranche de protection des parties sportives (piscine, gymnase, squash) entreprise en 1997 se termine à l'été 1998. Le programme en cours 2001 - 2002 achèvera la restauration et l'aménagement des parties historiques de la villa et créera un centre de documentation spécialisée. L'ensemble de l'opération réunit les quatre partenaires concernés par son rayonnement culturel : l'Etat, la Région, le Département et la Ville.

RENAISSANCE

Un programme de réhabilitation de la villa en Centre Culturel a vu le jour en 1996 : la Villa Noailles, Centre d'Art et d'Architecture, avec le modernisme comme thème fédérateur et, dans l'esprit de l'Union des Artistes Modernes, l'alliance des arts, comme idéal (design, arts plastiques, photographie, cinéma, arts de la mode). Depuis 1996, la Villa Noailles voit se dérouler à l'initiative des Affaires Culturelles de la Ville d'Hyères, des actions de préfiguration de ce futur centre. Ainsi en matière de design a-t-elle pu accueillir les œuvres de Christian Astuguevieille (été 1996), de Marc Newson (été 1997), et, pendant l'été 1998, exposer "Arts et Tables" à partir des collections "design" du Fonds National d'Art Contemporain. L'été 2000 a permis la rencontre "design design" de très remarquables

contemporains en la matière : Radi designers, LuxLab, E.R. Bouroullec. Et l'été 2001 a vu la première rétrospective du collectif hollandais "Droog Design". Des résidences d'artistes s'y déroulent aussi depuis 1998, et y ont déjà été accueillis pour des créations Richard Texier (peinture), La Compagnie du Cirque Désaccordé (cirque contemporain), le groupe ADD N To X (musique électronique), la compagnie Pascal Montrouge (danse contemporaine). En partenariat avec le Centre Georges Pompidou de grandes expositions sont également au programme : c'était en 1999 "l'Union des Artistes Modernes", ce sera bientôt "Man Ray et le Cinéma". Le Festival des Musiques Electroniques, "Aquaplaning", parrainé par Jack Lang, y a vu le jour en 1999. Tandis que le Festival International des Arts de la Mode, présidé par Didier Grumbach, dirigé par Jean-Pierre Blanc, est le moteur de sa réutilisation en parfaite adéquation à l'esprit du lieu : avec effervescence et innovation.

FILMOGRAPHIE

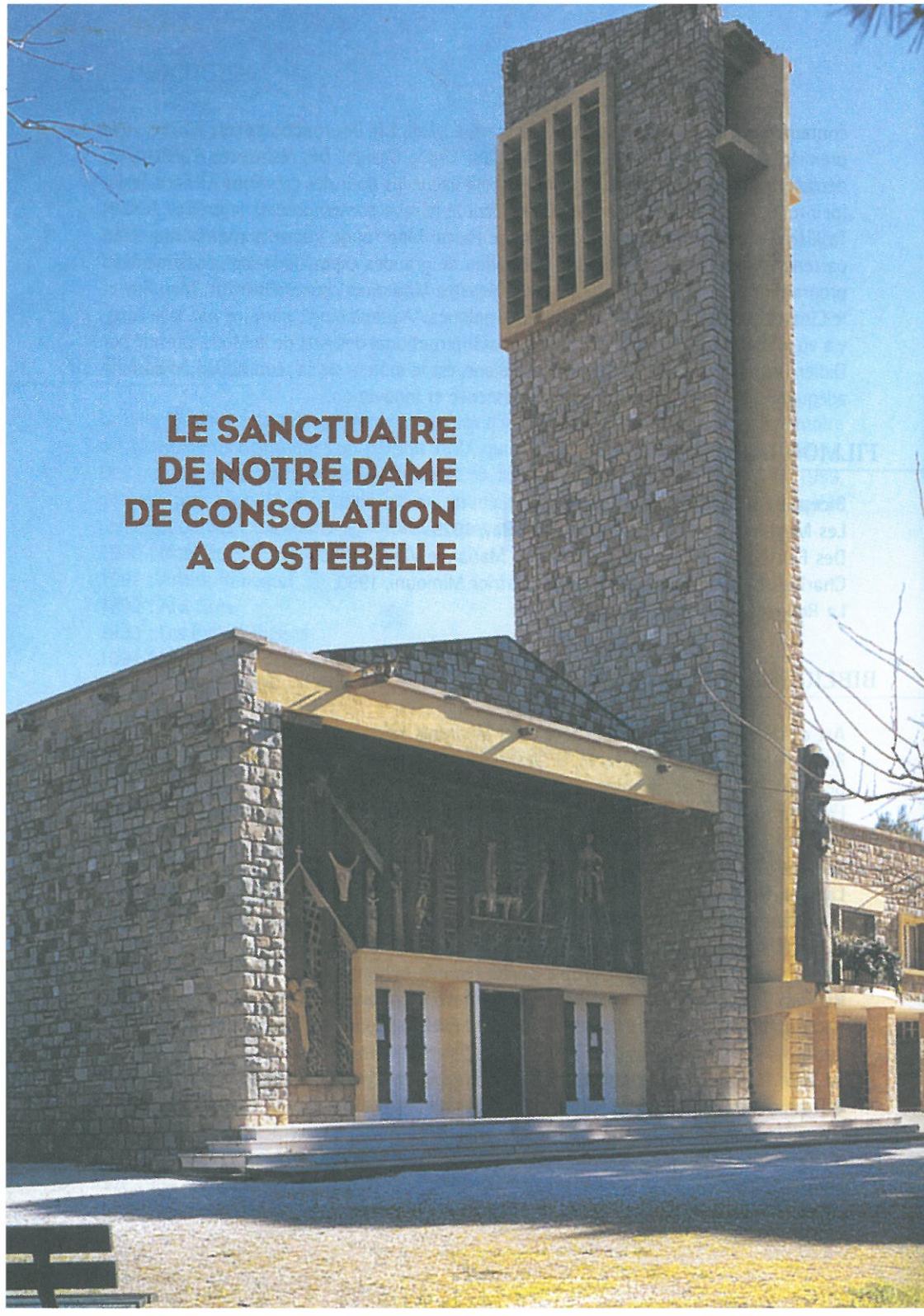
- Biceps et Bijoux**, Jacques Manuel, 1927.
- Les Mystères du Château de Dé**, Man Ray, 1929.
- Des Fantômes de nos actions passées**, Marianne Visier, 1986.
- Charles et Marie-Laure de Noailles**, Patrick Mimouni, 1990.
- La Reprise**, Klaus Telscher, 1995.

BIBLIOGRAPHIE

- Art et Décoration**, revue mensuelle d'Art Moderne, éditions Albert Lévy, Juillet 1928.
- Rob Mallet Stevens architecte**, D. Deshoulières, H. Jeanneau, M. Culot, B. Buyssens, Belgique, éditions des archives d'architecture moderne, 1980.
- La Villa Noailles**, C. Briolle, A. Fuzibet, G. Monnier, Marseille, éditions Parenthèses, 1990.
- Noailles et les modernes**, François Carrassan, Olivier Rometti, Richard et Guy Barsotti, éditions L'Or des Iles, 1990.
- La Villa Noailles**, photographies Karl Lagerfeld, 1995. *Racines / Minéraux / Coquillages*, Christian Astuguevieille, 1996. *Villa Noailles*, photographies Jacqueline Salmon, texte Hubert Damisch, éditions Marval, 1997.
- Christian Lacroix**, catalogue prêt-à-porter féminin automne-hiver 1999.
- Richard Texier à la Villa Noailles**, textes François Carrassan, Daniel Dobbels, photographies Jean Marie Del Moral, Bernard Plossu, Simon R. Chaput, éditions Plume, 1998.
- La Villa Noailles, une aventure moderne**, sous la direction de François Carrassan éditions Plume/Flammarion, Paris 2001.

Service des Affaires Culturelles - Tél. 04 94 65 22 72 / 04 94 00 78 80 - Fax. 04 94 35 86 28

Villa Noailles : Accès piétonnier par les rues Saint-Esprit ou Saint Bernard et routier par la montée de Noailles.



LE SANCTUAIRE DE NOTRE DAME DE CONSOLATION A COSTEBELLE

Pour humble qu'elle soit, l'éminence de Costebelle a cependant compté dans le lointain passé local. De son sommet on peut surveiller la côte, notamment la presqu'île de Giens, et la plaine du Gapeau. Sur ses flancs on était à l'abri des miasmes des marais qui occupaient une grande partie du littoral.

Les archéologues ont démontré l'existence d'une place forte ligurienne dont il reste quelques traces. On peut penser qu'un culte y était rendu à une divinité comme sur tout autre sommet habité.

Le christianisme qui a pris l'habitude de supplanter les pratiques païennes avait donc pu s'exprimer très tôt à Costebelle par un oratoire, même modeste.

Les sources historiques

De source sûre (cartulaire de Saint Victor de Marseille) on sait qu'il existait en 1062 une chapelle dédiée à Saint Michel. En 1395 une bulle du pape Benoît XIII met sous la dépendance de la chartreuse de Montrieux "le prieuré de Saint Michel ou de Notre Dame de Consolation".

la légende dit qu'une mère, dont le fils était parti à la Croisade, venait prier à Costebelle pour que la vierge lui rende son fils sain et sauf. Elle l'a retrouvé lorsque Louis IX, le Saint Roi, rentrant de la septième croisade, débarqua à l'Aiguade le 12 juillet 1254.

Une Histoire mouvementée

Le sanctuaire, près duquel était érigé un ermitage, a connu bien des malheurs : saccages par les Sarrazins, représailles lors des guerres de religion, profanation durant la Révolution. La statue en bois de la Vierge qu'on y, vénérât semble-t-il, depuis son édification a été plusieurs fois mutilée, incendiée. Restaurée refaçonée chaque fois elle ne donne plus aujourd'hui qu'une pâle idée de sa véritable image.

Restaurée en 1928, la chapelle a été dotée en 1860 d'un clocher surmonté d'une grande statue en fonte de la Vierge. (Celle que l'on trouve maintenant derrière le chevet).

Durant la dernière guerre les allemands occupèrent la colline. Le 15 Août 1944, contrairement à leur promesse, ils dynamitèrent le Sanctuaire qui s'écroula sur ses bases. Il ne resta intact dans les ruines que la statue du clocher. Heureusement, la vieille statue de bois avait été mise à l'abri à l'église Saint Louis. les nombreux ex-votos, marques de piété des fidèles au cours des siècles, qui garnissaient les murs, avaient été également protégés. Ce sont ceux qu'on peut voir aujourd'hui à la collégiale Saint Paul.

La reconstruction

la reconstruction du sanctuaire a été décidée en 1952 par la municipalité de Joseph Clotis. L'architecte hyérois Raymond Vaillant fit appel pour le décorer au maître-verrier Gabriel Loire et au Sculpteur Jean Lambert-Rucki. Il a été inauguré en 1955.

Beaucoup de hyérois furent alors choqués par le style délibérément moderne qui rompait totalement avec celui qui faisait partie de leur mémoire et de leur tradition. André Malraux, lié affectivement à Hyères puisqu'il partagea longtemps sa vie avec la fille du maire, Josette Clotis, tenta de les convaincre qu'ils avaient une très belle chapelle en s'exprimant devant le conseil municipal.

Des artistes de grand renom

Raymond Vaillant, architecte, avait déjà réalisé pour la ville d'Hyères la stèle de la libération. Gabriel Loire, maître-verrier, a été, dans les années 30, le pionnier du vitrail en dalles de verre. A Costebelle il a réalisé sa première façade totalement en verre. Ce grand vitrail Sud raconte l'Histoire d'Hyères et notamment celle du sanctuaire. Les autres vitraux sont à contempler en pensant qu'il y a eu osmose artistique parfaite entre l'architecte, le sculpteur et lui-même.

Jean Lambert-Rucki, condisciple en Pologne de Kisling, a partagé à Montparnasse la bohème de Modigliani. En 1937, lors de l'exposition Universelle, pour laquelle il a réalisé le mur d'accueil du stand de l'Union des Artistes Modernes, il a élaboré avec Robert Mallet-Stevens (créateur de la villa Noailles) le manifeste du groupe.

Sur la façade de Notre Dame de Consolation il a façonné dans le béton diverses scènes de la vie de la Vierge. A admirer notamment une annonce qui fait écho, en s'intégrant à lui, au vitrail sur le même thème de Gabriel Loire à voir de l'intérieur. Au revers de la même façade la verrière chante les litanies de Notre-Dame.

La grande statue de la Vierge qui se dresse dans la verticale du clocher a été longtemps l'objet de querelles de la part des "anti-modernistes" qui ont contraint Jean Lambert-Rucki à reprendre son travail et à en donner une dernière version admirable par la sérénité qui s'en dégage.

Sur le mur du chœur, éclairé par un vitrail sur le thème du "chant de la création", le sculpteur a placé les apôtres, rassemblés autour de la table eucharistique comme au moment de la cène du Christ.

Un crucifix, très simple, œuvre également de Lambert-Rucki se dresse à droite du chœur. Toujours du même artiste, une fresque dessinée à la pointe sèche dans le ciment encadre l'autel de la Vierge au dessus duquel est placée la très antique statue de bois dont les plaies sont aujourd'hui cachées de tissus précieux. En un dessin simple, relevé de couleurs vives, on retrouve des épisodes de la vie de la Vierge. Dessous une adoration des Rois-Mages d'une composition parfaite.

Notre Dame de Consolation, allée Notre Dame, Costebelle.

Tél.: 04 94 57 75 93

L'ÉCLISE SAINT-LOUIS



HISTORIQUE

L'église Saint-Louis était, à l'origine, la chapelle d'un important couvent de Frères Mineurs, ou Franciscains ou encore Cordeliers comme on les appelait alors en raison de la corde qui leur servait de ceinture. Ceux-ci arrivèrent assez tôt en Provence et probablement au cours des années 1230 à Hyères. Mais ces premiers établissements furent sommaires, de faible effectif et de caractère provisoire, conformément aux usages que leur Ordre maintint très généralement au début de son existence. C'est à partir des Constitutions de 1260 que les Franciscains, sous l'impulsion de Saint Bonaventure, s'organisèrent en grands couvents.

Mais ici, la construction d'un grand couvent intervint, dans le dernier tiers du XIII^{ème} siècle, sur un site déjà fortement imprégné de spiritualité franciscaine. En effet, dès les années 1240, frère Hugues de Digne, Cordelier hyérois, était connu, bien au delà des frontières de la Provence, comme grand prédicateur et grand clerc. À la demande de sa sœur Douceline, il l'aïda à fonder à Hyères un établissement de béguines, les "Dames du Roubaud", qui, dès 1250 essaima sur Marseille. En outre, stimulés par sa prédication : "Allez dans les bois et apprenez à vous nourrir de racines, car les tribulations approchent", deux Hyérois fondèrent, sur les pentes du mont Fenouillet, les "Frères de la pénitence du Christ", appelés "Sachets" à cause du manteau de toile grossière (saccus) qu'ils portaient.

Hugues eut l'occasion de prêcher à Lyon, en 1244, devant le Pape et les Cardinaux, et à Hyères en 1254, devant Saint-Louis à son retour de Terre Sainte. Il mourut en 1255 ou 1256, et sa sœur Douceline en 1274, laissant la Provence et notamment Hyères marquées d'une forte empreinte franciscaine. Tous deux sont inscrits au martyrologe franciscain.

À la fin du XIII^{ème} siècle, les Frères Mineurs disposent donc à Hyères d'une grande église située dans le "bourg-neuf", le quartier le plus récent et le plus actif de la ville. Très vite, des laïcs demandent à être enterrés dans leur cimetière. Dès 1330, la famille de Fos a un tombeau, peut-être déjà deux, plaqués contre la façade. À partir de la 2^{ème} moitié du XIV^{ème} siècle, les Franciscains hyérois se trouvent en concurrence dans plusieurs domaines avec le clergé de l'église paroissiale Saint Paul, d'où un compromis signé en 1371. Les premières chapelles latérales nord, fondations votives ou funéraires, datent sans doute de cette époque.

En 1517, lorsqu'intervient la séparation entre "Observants" (plus stricts sur l'application de la règle primitive) et les "Conventuels" (plus proches d'une vie canoniale), les Franciscains d'Hyères s'intègrent tout naturellement dans la province conventuelle de Provence placée sous le patronage de Louis d'Anjou (fils du comte de Provence Charles II ; nommé évêque, il avait tenu à devenir d'abord Frère Mineur).

Le 29 mai 1589, Barthélemy Boutiny, ardent ligueur, fait irruption dans l'église accompagné d'hommes armés et, interrompant l'office, exhorte - vainement - le peuple à la révolte. De fait, pendant les guerres de Religion, la ville resta fidèle au roi, et le 1^{er} novembre 1589, c'est à Hyères, et justement dans l'église des Cordeliers, que Charles IX, faisant alors le tour de la France avec sa cour, toucha les malades des écrouelles venus de toute la région.

Dès la 2^{ème} moitié du XVIII^{ème} siècle, le couvent, comme la plupart des établissements religieux, a perdu de son importance, mais reste très présent dans la vie de la cité. En 1786-88, la municipalité, confrontée au très mauvais état de la collégiale Saint Paul, exprime le souhait que le titre de paroisse soit donné à une église plus accessible, et, dans cette perspective, propose celle des Cordeliers. La bourgeoisie habitant la ville haute s'y oppose et l'évêque refuse, mais dès cette date, se trouve ainsi posée la question du transfert du titre de paroisse à une église d'accès plus facile, plus précisément à l'église des Frères Mineurs.

C'est au couvent des Cordeliers que la ville d'Hyères tient, le 11 janvier 1789, la réunion préparatoire aux Etats Généraux, et le 30 mars, l'assemblée pour désigner les électeurs du 1^{er} degré. C'est leur église qui devient l'église de la milice bourgeoise constituée aussitôt après l'émeute du 25 mars. Et c'est encore dans cette église que les fêtes de Pâques sont célébrées en grande pompe les 12, 13 et 14 avril, le 3^{ème} jour en présence des chanoines de St-Paul.

En février 1790, l'élection des officiers municipaux a lieu dans les églises des Récollets et des Cordeliers et c'est dans cette dernière que les élus prêtent serment.

Le 1^{er} janvier 1791, le couvent qui ne comptait plus que trois prêtres et deux frères est fermé. L'église reste quelque temps ouverte au culte ; on reparle même d'y transférer la paroisse. En 1793, elle sert de cantonnement à des troupes et subit alors d'importants dégâts. Vendue en 1796 comme bien national, elle sert de cave, de grenier, d'entrepôt, d'étable et abrite un moulin à huile.

En mars 1822, la ville rachète l'église pour 15000 F., et, de 1828 à 1833 fait procéder aux travaux les plus urgents. Pour faire face aux dépenses engagées, la municipalité sollicite l'aide des gouvernements de Louis XVIII et de Charles X. Dans ses lettres de demande, elle prétend lier le passé, voire l'origine de l'église, au passage à Hyères de Saint-Louis, affirmations plus destinées à flatter la générosité royale qu'à rendre compte d'une vérité historique.

En 1833-34, "l'ancienne église des Cordeliers" est rendue au culte. En 1835, elle reçoit un statut provisoire d'église de secours et, pour la première fois, le nom d'église Saint-Louis. Elle est chapelle vicariale en 1836, dotée d'une circonscription propre. En effet, à partir de 1830, la municipalité s'efforce à nouveau de lui faire attribuer le titre de paroisse. Fermement opposés à cette démarche, la bourgeoisie de la haute ville, le clergé local et l'évêque font de l'église Saint Paul le bastion de leurs convictions légitimistes. Cependant, la bienveillance témoignée par le Saint-Siège envers Louis-Philippe incline les parties à assouplir leurs attitudes et, en 1842, l'église Saint-Louis devient enfin l'église paroissiale d'Hyères.

On s'aperçoit vite que les travaux de restauration réalisés sont très insuffisants ; de nombreuses consolidations et améliorations seront encore nécessaires, parmi lesquelles :

- 1846-50, ouverture réouverture de fenêtres et installation de vitraux,
- 1854-55, réfection de la façade avec suppression des 2 tombeaux de la famille de Fos, ouverture des portails latéraux, et aménagement d'arcatures lombardes sous les lignes de toiture.
- 1874, aménagement de la chapelle Notre Dame de Lourdes,
- 1959, nouvelle réfection de la façade avec suppression des arcatures lombardes.

ARCHÉOLOGIE ET ARCHITECTURE

Caractéristiques générales.

L'église est construite sur plan basilical : 3 nefs sans transept et avec chevet plat. L'édifice est orienté assez précisément vers le soleil levant du solstice d'été. Les nefs comptent 5 travées. Dans leur exact prolongement, le sanctuaire (10) et les chapelles encadrantes (8 & 9) ont même profondeur, donnant ainsi un chevet non seulement plat (sans abside) mais rigoureusement plan.

On est frappé dès l'abord par la simplicité des lignes, la sobriété du décor, l'unité de l'ensemble. Les dimensions des nefs définissent d'amples volumes communiquant librement entre eux par de hautes et larges arcades.

Les murs ont une épaisseur moyenne de 1,13 m. Les parements intérieurs, de médiocre appareil, constituent de vastes surfaces planes. L'église s'apparente aux grandes cathédrales alpines (Sisteron, Embrun, Grasse, elles-mêmes influencées par l'art roman lombard).

À la fois simple, sobre et vaste, l'église s'accordait parfaitement à la pratique de pauvreté des Frères Mineurs, tout en leur permettant d'accueillir les nombreux fidèles désireux de les entendre prêcher.

Les nefs.

La nef centrale, large de 7 m et haute de 15, est couverte de croisées d'ogives, ainsi que le sanctuaire et les chapelles du chevet. Les branches d'ogives, de section carrée, moulurées de boudins aux angles, dessinent classiquement un arc en plein cintre. Malgré un certain allègement et l'utilisation de clés à 4 branches, ces ogives sont encore très proches de celles de la cathédrale de Grasse qui se réfèrent toujours aux techniques romanes régionales.

Dans les chapelles du chevet et dans le sanctuaire les branches d'ogives retombent sur des culots; dans la nef, elles retombent sur des corbeaux pénétrant en biais dans les murs, ce qui fait penser à un changement de parti en cours de construction.

Les clés sont gravées en leur centre d'une étoile à 6 branches, à l'exception de celles des 3 premières travées qui portent, dans l'ordre : l'inscription "IHS", une rosace de 8 pétales, une curieuse étoile à 6 branches aux extrémités renflées.

Les collatéraux, larges d'un peu moins de 4 m., s'élèvent à près de 12 m., épaulant fortement la nef centrale et empêchant tout éclairage direct de celle-ci. Ils sont couverts d'un berceau légèrement brisé, aux naissances soulignées d'un cordon, et soutenu, au droit de chaque travée par un arc doubleau à simple rouleau.

Piliers. Les piliers sont cantonnés de paires supportant les arcs doubleaux des nefs et les rouleaux intérieurs des grandes arcades. Les appuis se font par l'intermédiaire d'impostes moulurées. Les socles présentent une décoration aussi modeste, mais inversée.

Fenestration. Les fenêtres sont longues et étroites. Leurs arcs en plein cintre témoignent d'un certain archaïsme. Le décalage de celle de la 1^{ère} travée sud (11) prouve l'existence de bâtiments conventuels contigus dès la construction de l'église. Les fenêtres du collatéral nord ont été supprimées ou réduites lors de l'édification des chapelles latérales. Les vitraux datent de 1847.

Chapelles latérales (1 à 6).

Edifiées au fil des siècles par des notables ou des confréries, elles respectent plutôt bien la sobriété et l'unité de l'édifice. Elles sont voûtées d'ogives.

- Côté nord : les 3 premières, assez semblables, peuvent remonter au XIV^{ème} ou au XV^{ème} siècle. La troisième dont la clé porte les armes d'Hyères et de Fos, (probablement fondation de la famille de Fos).

- La quatrième possède des ogives fines et nervurées qui font penser aux XVI^{ème} ou XVII^{ème} siècles. Un blason (celui des Clapiers ?) est représenté sept fois (sur la clé, les culots, les piédroits de l'arc d'ouverture).

- Entre (1) et (2) et entre (3) et (4) : petits locaux dont la destination à l'origine était probablement funéraire (dépositaires).

- La cinquième chapelle, nettement plus petite se signale par son caractère archaïque et fruste; c'est peut-être une construction d'origine.

- La sixième a été aménagée en 1874. L'accès au cours de Strasbourg a été réalisé en 1897 avec percement de l'ancien rempart

- Côté sud (7) : une seule chapelle, peut-être d'origine. Son arc d'ouverture, sans doute remanié, fait saillie sur le mur latéral. A l'intérieur, traces d'une porte étroite qui donnait accès au cloître.

Inscriptions.

2 pierres gravées scellées dans la 1^{ère} travée sud (11).

- La plus petite porte l'inscription funéraire de G. de Fos. La lecture "1204" est contestable. Peiresc, au XVII^{ème} siècle, avait lu 1250, ce qui correspondrait assez bien à la mort de Guillaume de Fos. Cette plaque, regroupée avant la Révolution avec l'un des tombeaux de façade, provenait sans doute d'ailleurs.

- L'autre très abîmée, sans doute à la Révolution, peut être datée du XV^{ème} ou XVI^{ème} siècle.

Mobilier et divers.

- Dans la chapelle nord du chevet (8) : Christ en croix du XVII^{ème} siècle.

- Dans le sanctuaire (10) : maître autel en pierre des Pyrénées (1968). Stalles (1846). Aigle lutrin offert en 1842 (probablement plus ancien).

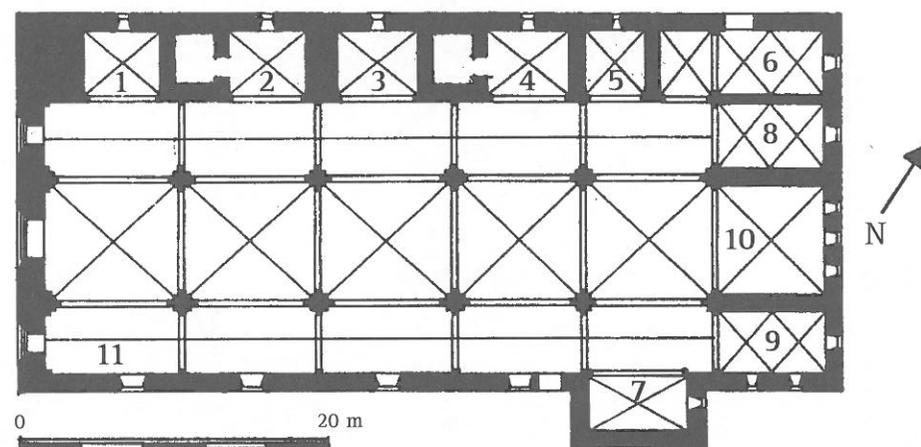
- Chapelle sud du chevet (9) : autel et retable en pierre de Tonnerre (1846). Vierge en marbre d'un atelier florentin (1846).

- Grandes orgues : du facteur Mader (Marseille, 1878), 33 jeux, 3 claviers de 56 notes, pédalier de 30 notes. L'instrument a été plusieurs fois modifié et modernisé.

Extérieurs.

- Façade : les portails latéraux ont été percés en 1855. La grande rose de plus de 4 m. de diamètre a remplacé au XIV^{ème} ou XV^{ème} siècle une ouverture plus modeste. Les lignes de toiture ont été plusieurs fois modifiées

- Chevet : Mur plan percé de 5 fenêtres (dont 2 obturées). On aperçoit la trace d'un portail ouvert pendant la période révolutionnaire. Sur le toit, un moignon de clocher à peigne. Le pignon des nefs porte les traces des modifications successives des pentes de la toiture, faites dans un but d'étanchéité et de meilleure stabilité.



Eglise Saint Louis, place de la République.

TOUR DES TEMPLIERS (TOUR SAINT BLAISE)



HISTORIQUE

La tour Saint-Blaise, son origine templière, la perfection de sa maçonnerie ont de tous temps frappé les habitants et les visiteurs de notre ville. Ainsi l'abbé Expilly (futur évêque constitutionnel) l'évoque-t-il en signalant sa chapelle voûtée, et au dessus une longue et magnifique terrasse où l'on monte par un escalier pratiqué dans l'épaisseur des murs qui sont d'une structure si admirable qu'ils semblent n'être faits que d'une seule pierre."

Cette tour est le seul témoin qui nous reste de la présence de Templiers à Hyères, de la fin du XII^{ème} au début du XIV^{ème} siècle. En fait, de 1156 à 1166, ils avaient déjà fait une brève apparition sur le territoire hyérois où ils avaient tenu l'église Saint-Martin, située au sud-ouest de la ville. Mais c'est seulement en 1198 que l'on trouve la première mention d'une maison du Temple à Hyères et de son commandeur Jordan. La tour faisait partie d'un important ensemble qui comprenait également au XIII^{ème} siècle un "cazal" (domaine entouré de terres cultivables) et des dépendances diverses : grenier, écurie, forge, four... Ces bâtiments se répartissaient autour d'un énorme rocher "le piol", sur lequel s'appuyait la tour, et qui subsistera jusqu'au début du XIX^{ème} siècle.

La maison du Temple d'Hyères disposait de terres, prés, bois, vignes, "olivettes"..., situés soit à proximité de la ville, soit au quartier des Bormettes, soit, pour la plus grande partie des terres labourables, dans la vallée de Sauvebonne. Il s'agissait en fait d'une énorme exploitation agricole. Comme toutes les maisons de ce type, son rôle consistait à approvisionner en matériel, blé, fourrage, argent, éventuellement chevaux et hommes, les unités combattantes d'Espagne et de Terre Sainte. Il est cependant possible qu'elle ait eu en outre une certaine activité portuaire par l'intermédiaire des installations templières de Toulon qui, semble-t-il, étaient sous la dépendance du même précepteur.

Les templiers étaient connus pour être d'excellents gestionnaires de leurs terres. Dès les premières années du XIII^{ème} siècle, la maison d'Hyères était capable de remettre au comte Alphonse II une importante quantité de blé.

Par la suite, et jusqu'à la suppression de l'ordre du Temple, aucun document de l'époque ne nous renseigne valablement sur les biens et l'activité de la maison d'Hyères. A peine trouvons nous quelques mentions de ses commandeurs : Bertrand de Cardanne (1213), Isnard Ricard (1236), Lambert (1256), Guillaume Dalmas (1271). Cependant, des documents du XIV^{ème} siècle nous confirment dans l'idée que les terres templières étaient particulièrement bien tenues. De plus, la présence des bâtiments de la maison du Temple à l'extérieur des remparts d'Hyères a sûrement joué un rôle dans la structuration du Bourgneuf alors en formation, tandis que la situation même de la tour en faisait un point avancé de la défense de la ville et de ses accès.

A la fin du XIII^{ème} siècle, et notamment après la chute de Saint-Jean d'Acre (1291), l'ordre des templiers périclita. Les maisons d'Hyères et de Péirassol furent réunies sous l'autorité d'un seul commandeur, Raymond des Angles. En janvier 1308, lors de l'arrestation générale des Templiers en Provence, la liste dressée pour la maison d'Hyères ne comprend plus que trois noms, outre celui du commandeur.

Après la suppression de l'ordre du Temple, ses biens revinrent à l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem. A Hyères, ils furent donc affectés à la commanderie hospitalière de Beaulieu (près de Solliès) qui les afferma d'abord à divers particuliers ; mais, en 1673, elle les céda à la ville, par bail emphytéotique, moyennant une rente annuelle de 210 livres. La chapelle fut laissée aux

pénitents bleus jusqu'en 1765, date à laquelle la commune transforma la chapelle en halle. En 1769-1770, elle fit procéder à l'aménagement d'un niveau intermédiaire, avec démolition des voûtes et construction d'un escalier intérieur.

Après ces travaux, la chapelle abritait toujours des boutiques, la salle haute servait de grenier, et le niveau intermédiaire nouvellement créé fut utilisé comme salle de réunion par le conseil municipal qui continuera d'y siéger jusqu'en 1913.

La campagne de restauration de 1985-1991 a permis de reconstituer et de mettre en valeur les dispositions d'origine : meurtrières, fenêtres, voûtes et arcs, avec suppression du niveau intermédiaire créé en 1770. La tour Saint-Blaise, ainsi rétablie dans son rôle de témoin authentique du Moyen-Age hyérois, peut désormais abriter des expositions adaptées à son cadre exceptionnel.

ARCHÉOLOGIE ET ARCHITECTURE

Construit à mi-pente de la colline dominée par le château, l'édifice, directement fondé sur le rocher, a la forme d'un puissant parallélépipède (18,65 m de long, 8 m de large, 16,70 m de haut). Bâti en moyen appareil de calcaire blanc à joints fins, il présente une élévation extérieure homogène. À l'image des templiers, il alliait les deux fonctions, religieuse et militaire. En effet, il comprenait une chapelle au rez-de-chaussée, une grande salle, une aula, à l'étage et une terrasse fortifiée au sommet, possédant, à l'ouest, une pièce également fortifiée.

La chapelle, construite dans le style du deuxième âge roman provençal, de la fin du XII^{ème} ou du début du XIII^{ème} siècle, est constituée d'une nef unique, divisée en deux travées par des arcatures aveugles.

L'aula était formée, elle aussi, d'une grande salle unique. Aucun moyen de communication n'existait entre la chapelle et l'aula, disposition habituellement retenue pour les donjons et églises fortifiées dans le but d'accroître l'efficacité du système défensif.

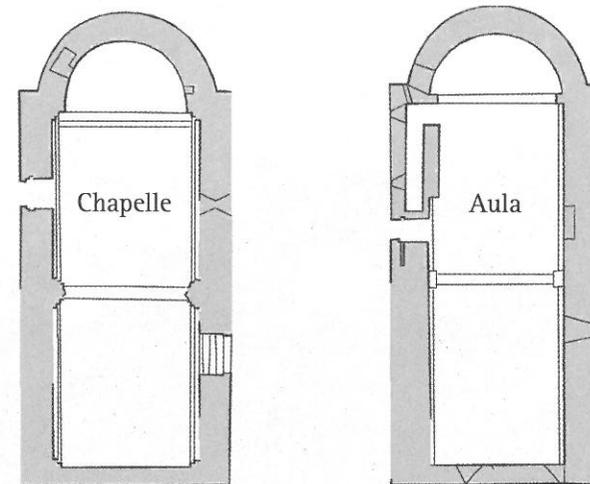
On pénètre actuellement par une grande porte au nord surmontée d'un arc formé de petits claveaux (pierres taillées en coin). La porte la plus ancienne est au sud ; monumentale, elle est surmontée d'un arc en plein cintre formé de longs claveaux étroits. Malheureusement, une porte d'époque moderne, en arc surbaissé a détruit, une partie de la moulure d'encadrement. Au XIX^{ème} siècle, un niveau intermédiaire fut créé entre l'aula et l'église, par destruction de la voûte de celle-ci et aménagement d'un plancher. Ce niveau a été supprimé lors des travaux de restauration de l'état primitif.

Chapelle : La nef unique est divisée en deux travées par des arcatures à l'origine aveugles (mais percées de fenêtres aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles), à double rouleau retombant sur des colonnes géminées dont trois doubles chapiteaux présentent un décor de feuilles d'eau, motif très fréquent de l'architecture cistercienne ou des motifs géométriques. L'abside a deux crédençes (petites niches placées près de l'autel) l'une du côté droit, l'autre, à la profondeur plus importante, du côté gauche. Il s'agit bien ici de la chapelle des Templiers, connue sous le vocable de Saint-Blaise à partir du XVII^{ème} siècle. Deux fenêtres géminées se faisant face sont visibles de l'extérieur ; elles ne faisaient pas partie de l'état primitif de l'édifice. Une fenêtre axiale éclaire l'abside. La nef est voûtée en berceau à un niveau supérieur à celui du cul-de-four de l'abside.

L'intérieur du mur ouest porte les traces du plancher de l'étage intermédiaire aujourd'hui supprimé, et, de l'extérieur, on voit, sur les façades latérales les traces des fenêtres percées aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles et aujourd'hui refermées.

Aula : La grande salle avait également été percée de quatre baies identiques à celles de l'étage intermédiaire ; ces baies, fermées lors des travaux de restauration, servent de vitrines d'exposition. La salle est voûtée d'un berceau en plein cintre reposant sur des doubleaux en quart-de-rond et prolongé à l'est par un cul-de-four dont la base est soulignée par un bandeau. Elle présente tous les traits d'une structure défensive avec ses archères à coussinets sur la façade ouest. On y accédait de l'extérieur par deux portes hautes au moyen d'échelles ou d'escaliers facilement démontables.

Terrasse : On atteint ce niveau, à partir de la grande salle, en montant un escalier construit dans l'épaisseur du mur. Ce dernier étage est divisé par deux murs de refend dont l'un est moderne. L'autre délimite une pièce carrée fermée. Quatre meurtrières sont percées dans les murs ouest, sud et nord. Elles étaient à l'origine beaucoup plus hautes, ce qui indique que les murs n'ont pas leur élévation initiale. Il s'agissait de la terrasse décrite au XVIII^{ème} siècle comme "longue et magnifique". Le panorama permet de voir les principaux édifices du Moyen-Age : la collégiale et la porte Saint-Paul, les ruines du château, les tours de l'enceinte, les vestiges de l'église Saint-Pierre, les rues étroites de la ville médiévale. Seule l'église Saint-Louis est cachée par les toits des maisons modernes.



*Tour des Templiers, place Massillon.
Tél.: 04 94 35 22 36*

HISTORIQUE

Une charte de 1056 émanant des seigneurs d'Hyères cite déjà une église Saint-Paul, mais sans la situer. Il s'agirait de la première église urbaine d'Hyères, dont on ne connaît aucun vestige à ce jour.

Quant à l'église qui, porte toujours à Hyères le titre de Saint-Paul, son existence est attestée en 1182 par un acte d'Alphonse 1^{er}, comte de Provence. En 1221, l'église est citée comme église paroissiale conjointement avec l'église Saint-Pierre. Et ces deux églises, qui dépendaient jusque-là du prieuré bénédictin de Notre-Dame du Plan, sont alors remises à l'évêché de Toulon.

En 1268, l'église Saint-Paul d'Hyères est attribuée en prébende à l'archipêtre du chapitre cathédral, puis en 1325 au "capiscol" ("precentor", chef des chantes). Ce dernier conservera l'église sous son obédience, même après l'érection de celle-ci en collégiale, avec alors le titre de "prieur primitif".

Cependant, l'implantation des franciscains à Hyères, survenue dès les années 1230, s'était développée et avait donné naissance, dans le dernier tiers du XIII^{ème} siècle, à un important couvent dont la chapelle est devenue l'actuelle église Saint-Louis. Rapidement, une concurrence était apparue, notamment pour les sépultures, entre l'établissement franciscain situé dans la ville basse et l'église paroissiale Saint-Paul, concurrence que des accords (1371 et 1411) s'efforcèrent de régler.

Fin XIV^{ème} et début XV^{ème} siècles, les évêques de Toulon semblent avoir beaucoup apprécié les charmes de la ville d'Hyères. En 1381, l'évêque Jean d'Etienne installe à Hyères une cour épiscopale ayant pleine compétence sur le territoire hyérois. Il bénit le Saint-Chrême dans l'église Saint-Paul et y transporte ses ornements pontificaux, provoquant la véhémence protestation des syndics toulonnais, puis l'intervention du Saint-Siège. A partir de 1427, l'évêque Nicolas Draconis réside habituellement à Hyères. En 1434, avec l'accord du pape, il s'apprête à ériger l'église Saint-Paul en collégiale. Alerté par les toulonnais qui soupçonnaient l'évêque de vouloir transférer son siège à Hyères, Pierre de Beauvau, exerçant alors l'autorité comtale en Provence, demande expressément à Nicolas Draconis de renoncer à son projet, ce à quoi il consent "après une nuit de réflexion".

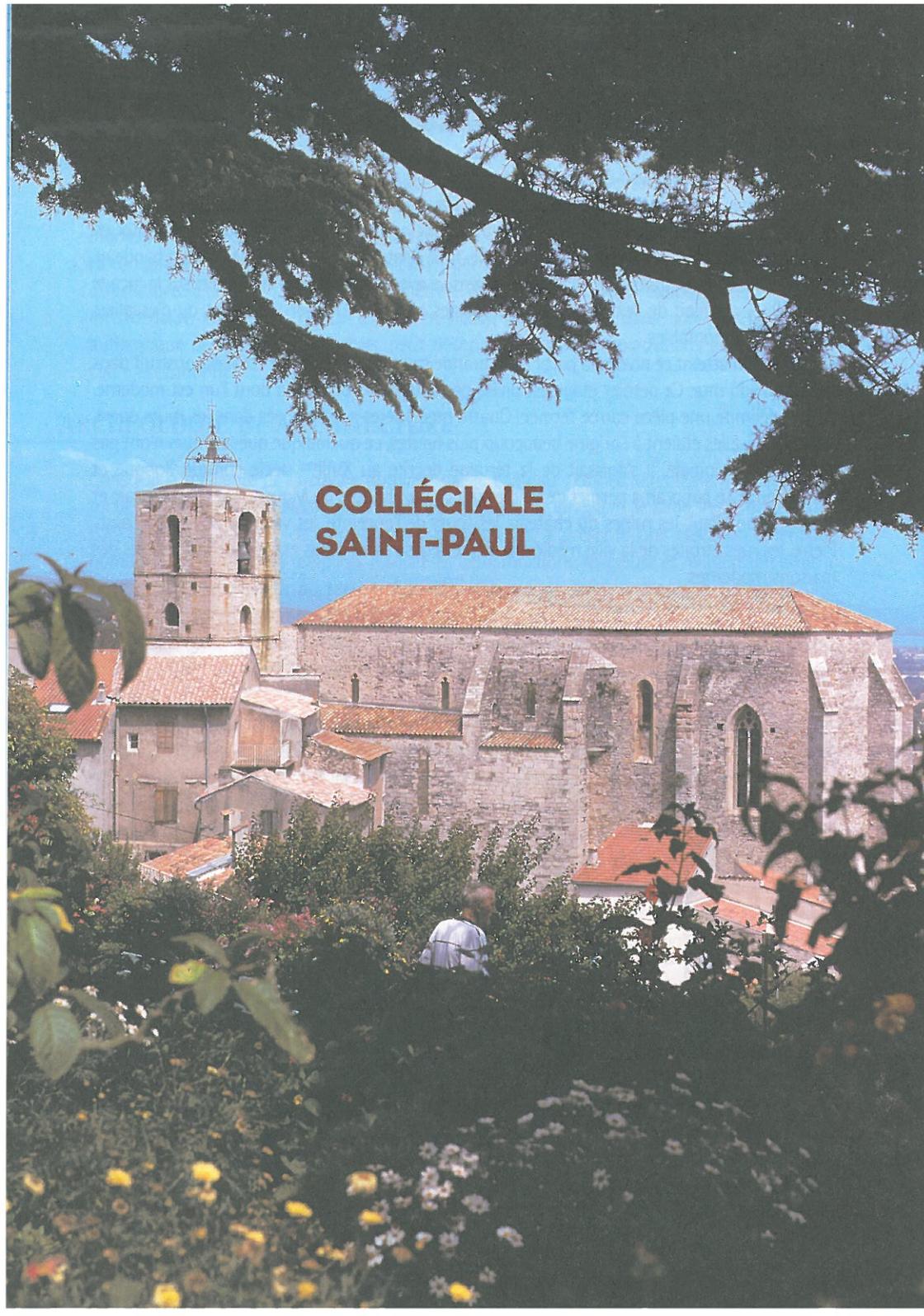
De fait, l'église ne sera érigée en collégiale qu'en 1572 et c'est sans doute de cette période qu'on peut dater la réalisation du plan architectural qu'on lui voit aujourd'hui.

Dès les années 1780, le très mauvais état de la toiture et des murs, notamment dans les parties anciennes de l'édifice, posait la question de l'avenir de l'église paroissiale : fallait-il la réparer à grands frais ou en construire une autre plus accessible aux habitants de la ville basse ?

En 1784, le transfert de la paroisse à "l'église des Cordeliers" (franciscains) est envisagé, suscitant de violents désaccords sur le plan local. La population, riche et établie, des quartiers hauts veut conserver le titre de paroisse à Saint-Paul ; fortement soutenue par l'évêque, elle obtient gain de cause : l'église est réparée.

Pendant la période révolutionnaire, l'église Saint-Paul est successivement paroisse constitutionnelle et temple décadaire.

Au XIX^{ème} siècle, rendue au culte catholique, son titre de paroisse est à nouveau contesté, toujours pour les mêmes raisons : mauvais état et accès difficile aux habitants des quartiers bas. L'église Saint-Paul, qui fait alors figure de bastion légitimiste, doit finalement céder, en 1842, son titre de paroisse à l'ex-église des Cordeliers, devenue église Saint-Louis.



COLLÉGIALE SAINT-PAUL

Actuellement, l'église Saint-Paul, toujours ouverte au culte, sert de cadre plusieurs fois par an (Noël, Epiphanie, Saint-Pierre et Saint-Paul...) à des messes ou cérémonies, souvent fidèles aux traditions provençales.

ARCHÉOLOGIE ET ARCHITECTURE

L'église romane.

Les vestiges de l'église romane se voient encore au niveau de la façade nord-ouest supportant le clocher. C'était une église aménagée à la fin du XII^{ème} ou au début du XIII^{ème} siècle et orientée grossièrement à l'est avec portail à l'ouest. On entrait par une porte (actuellement condamnée) surmontée d'un arc en plein cintre composé de longs claveaux. L'oculus bouché que l'on voit au dessus de cette porte fait partie de la façade romane, comme le prouve sa position axiale par rapport à la voûte.

L'église romane occupait à peu près la surface du narthex actuel. Elle comprenait une nef unique longue de plus de 18 m, décorée latéralement d'arcades aveugles ; des parties de l'architecture primitive sont visibles : le mur ouest, le départ du mur nord, le mur sud conservé jusqu'au pilier de la première travée et, sous le clocher, une partie de la voûte d'origine en plein-cintre.

Le mur de la façade ouest est monté en appareil régulier de pierres calcaires avec des joints à froid. De l'intérieur de la nef actuelle, on voit ce qui était le parement extérieur du mur latéral sud de l'église primitive avec ce qui pourrait être un contrefort. Ce mur était percé d'une fenêtre encore visible actuellement.

Le clocher actuel a été édifié en plusieurs phases : la première, romane, dont il reste l'escalier à vis contre l'église ; la seconde, à une époque indéterminée, construction qui s'appuie sur un mur bouchant l'entrée primitive et dont les soubassements viennent recouper les arcades aveugles ; enfin la troisième, probablement au XVIII^{ème} siècle.

Le chevet situé à l'est devait être plat comme celui de nombreuses églises provençales de cette époque.

La collégiale.

Vers la fin du XVI^{ème} siècle, on édifie une nouvelle église de style gothique rayonnant, avec une orientation et un plan différents. L'église, devenue collégiale, comprend une nef nord-sud flanquée de trois chapelles latérales à l'est et d'un étroit bas-côté trapézoïdal à l'ouest. L'église primitive, agrandie, devient le narthex. Le chœur, éclairé par des baies en plein-cintre, est gagné sur les terrains voisins par de hautes fondations établies sur les ruines de bâtiments antérieurs. Ces fondations ont repris en élévation le mur d'une construction qui a gardé encore le trou de barre de sa porte (caves situées sous le chœur et non visitables). Ainsi fut ennoyée une habitation plus ancienne constituée au moins d'une pièce en étage et d'une pièce en sous-sol (comme on en voit tant à Hyères).

Au sud-est, une ancienne tour du rempart, accolée au chœur, a été aménagée en sacristie. C'est de l'extérieur qu'on voit le mieux cette tour ainsi qu'une portion des remparts qui s'y appuie.

Vers 1780, l'état déplorable de la collégiale nécessite des travaux qui en modifient définitivement l'aspect extérieur : le mur nord du narthex est refait ainsi que la façade de l'actuelle entrée avec son escalier et sa porte. Il est possible que le dernier étage du clocher date également de cette époque.

Le mobilier.

1^{ère} chapelle latérale [1 du plan] : une crèche grandeur nature, datant de la fin du XIX^{ème} siècle, est présentée à l'occasion des fêtes de Noël.

2^{ème} chapelle latérale [2 du plan] : deux tableaux du XVIII^{ème} siècle, "La Parousie" et "Saint-Louis de Gonzague" ; soufflet d'orgue antérieur à la Révolution.

3^{ème} chapelle latérale [3 du plan] : Vierge à l'Enfant (statue en bois polychrome, de la fin du XVI^{ème} ou du début du XVII^{ème} siècle) ; tableau représentant la Vierge et l'Enfant Jésus entre Saint-François d'Assise et Saint-Jean apôtre (copie de la "Madona delle Arpie" d'Andrea del Sarto dont l'original est au Musée des Offices à Florence) et, en face, une "Déposition de Croix" ou "Notre Dame de Pitié" (XVII^{ème} ou XVIII^{ème} siècle).

Au dessus de l'arc entre narthex et nef : grand tableau "la conversion de Saint Paul" (XVII^{ème} siècle). Chœur [4 du plan] : Le maître-autel à baldaquin date du Premier Empire ou de la Restauration. A sa gauche et à sa droite, sont placés deux bustes du XVIII^{ème} siècle en bois doré, respectivement Saint Pierre et Saint Paul, tandis que sur la table sont posées deux statuets : la Vierge Marie et l'Archange Gabriel. On peut voir également un crucifix en bois peint du XVII^{ème} siècle et deux ferronneries, enseignes porte-lanternes, de la même époque. La grille de la table de communion en fer forgé est du XVIII^{ème} siècle.

Dans le bas-côté ouest :

[en 5 du plan] : une statue reliquaire de Sainte Marie-Madeleine (XVIII^{ème} siècle) et un tableau, "La multiplication des pains" XVII^{ème} siècle ;

[en 6 du plan] : un retable en bois peint, daté 1771 et signé Viatj, (sur la partie supérieure, figure Saint Antoine de Padoue, la toile principale représente Saint Etienne, Saint Maur abbé - ou Saint Clair- et Saint Pons - ou Saint Défendant), de part et d'autre se trouvent deux reliquaires (XVIII^{ème} siècle) : à gauche, l'abbé Saint Maur (ou Saint Clair) et à droite l'évêque Saint Défendant ;

[en 7 du plan] : un retable du XVII^{ème} siècle, en bois doré, de style baroque, composé de deux toiles : "L'Annonciation" et "Saint Jean, Saint Pierre et Saint Jacques le Majeur" ; les fonts baptismaux, en bois peint, datent du Premier Empire.

Dans le narthex [10 du plan], sont placés un tabernacle en marbre rose de Brignoles, deux bénitiers en marbre blanc (1633), une cuve baptismale monolithe du XIII^{ème} siècle et une pierre sculptée (épée de Saint Paul et clés de Saint Pierre) ; sur les murs, on peut voir un tableau du XVII^{ème} siècle, "Sainte Véronique essuyant le visage du Christ", classé Monument Historique, et la collection d'ex-voto.

La collection d'ex-voto.

Depuis une trentaine d'années, le narthex abrite une collection d'ex-voto peints, provenant pour la plupart de la chapelle de Notre-Dame de Consolation. Les ex-voto, de la formule latine ex-voto suscepto "suivant le vœu fait", témoignent de l'intercession divine. De facture naïve ou très élaborée, ils présentent un panorama illustré des habitants du terroir durant près de quatre siècles. Les thèmes les plus fréquents sont ceux de la maladie, des accidents de travail ou de la circulation, tandis que les dangers liés à la navigation ne constituent qu'une minorité, contrairement à ce que l'on constate dans d'autres régions côtières.

La diversité des scènes évoquées est telle que l'on voit défiler et évoluer le cadre de vie domestique, les costumes et les habitudes ou les activités rurales qui soulignent la vocation de la commune.

De la même façon, lorsque la ville sert de décor à ces démarches votives, on peut mesurer les

transformations que certains quartiers ont connues depuis, ou, au contraire, constater que d'autres apparaissent déjà sous l'aspect qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours.

Les textes figurant sur un certain nombre de ces œuvres nous renseignent sur les donateurs, les bénéficiaires ou les artistes qui ont réalisé les tableaux et nous permettent, quelquefois, de retrouver des noms de familles qui résident encore à Hyères.

Ainsi ce petit monde en image constitue un des éléments de la mémoire collective et nous transmet de précieuses indications sur la société et, par conséquent, son histoire. Avec ses quatre cents ex-voto peints, dont le plus ancien date de 1613, la collection d'Hyères est la plus importante de Provence : elle représente, à elle seule, près de 10% de l'ensemble régional, et elle demeure vivante dans la mesure où elle continue de recevoir, de temps à autre, des œuvres contemporaines. Il nous faut la considérer comme faisant partie intégrante du patrimoine culturel, au même titre que l'édifice dans lequel elle est exposée.

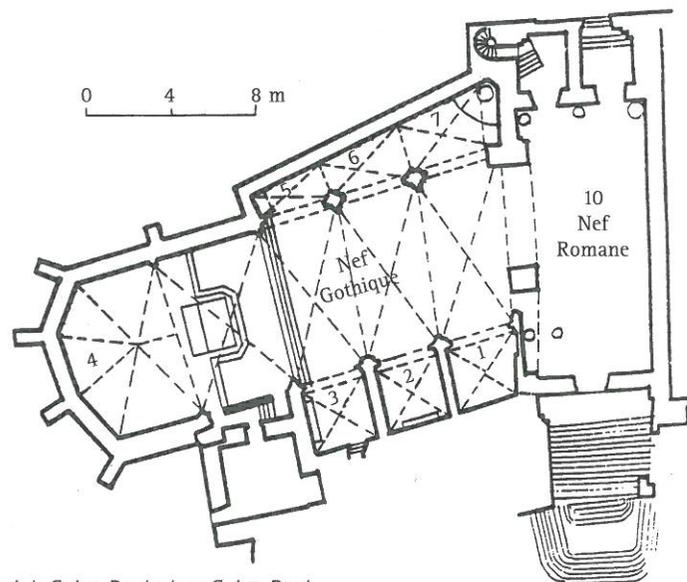
Les vitraux.

Les vitraux sont contemporains. Ils ont été créés par Paul Ducatez, maître verrier à Lorgues qui a également restauré la rosace de l'église Saint-Louis.

Les travaux.

Depuis 1983, d'importants travaux de rénovation ont été réalisés : changement des portes, réfection des toitures et façades côté rue Fénélon, de l'escalier extérieur et de l'installation électrique, éclairage de mise en valeur de la Collégiale et de la Croix et présentation de la collection d'ex-voto. Les baies du chœur ont été garnies de vitraux, l'étude de la réfection des façades réalisée et la restauration des ex-voto achevée. Restauration du clocher prévu en 2001.

L'édifice, inscrit à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques depuis 1926, a été classé en 1992.



Collégiale Saint-Paul, place Saint-Paul.
Tél.: 04 94 65 83 30

LE VIEUX CHÂTEAU



HISTORIQUE

Dominant la ville au nord-ouest, le château d'Hyères couronne une colline escarpée présentant à l'ouest un grand à pic rocheux. Le site se prêtait à coup sûr à la défense d'une agglomération et à la maîtrise de l'espace environnant : on peut penser qu'il fut occasionnellement utilisé dans ce but bien avant l'édification du premier château médiéval.

Celui-ci fut probablement construit dans la première moitié du XI^{ème} siècle, période qui voit l'éclosion des châteaux privés en Provence. Ce sont les seigneurs de Fos, attributaires de vastes domaines à l'Est de Toulon après l'expulsion des "Sarrasins", qui édifièrent cette première forteresse dont il faut bien dire qu'il ne reste quasiment rien aujourd'hui.

Au début du XII^{ème} siècle, la Maison de Barcelone hérita par mariage du comté de Provence. Mais la succession fut contestée, notamment par le comte de Toulouse. De nombreux seigneurs provençaux, dont les Fos, se rallièrent à ce dernier et c'est lui qui conduisit la noblesse provençale à la première croisade. Pons de Fos en fut qui, semble-t-il, se fixa en terre sainte et y mourut. Par la suite, et pendant un siècle et demi, les seigneurs de Fos et d'Hyères continuèrent à manifester envers la maison de Barcelone une opposition opiniâtre qui prit souvent la forme d'une lutte armée. Les Fos y connurent quelques succès mais toujours suivis de revers les obligeant à soumission.

Ainsi s'usèrent peu à peu la fortune et le pouvoir de la famille de Fos. Le château d'Hyères souffrit de cette longue lutte et dut sans doute être réparé à plusieurs reprises, voire partiellement reconstruit ou agrandi. Au début du XIII^{ème} siècle, les Fos durent céder à Marseille une partie de leurs droits sur Hyères. Et en 1257, après s'être fait remettre ces droits, Charles d'Anjou, nouveau comte de Provence, exigea des Fos le retour au propre domaine comtal de l'ensemble de la tenure hyéroise. Désormais la ville et le château d'Hyères furent placés sous l'autorité directe du comte.

Celui-ci établit à Hyères le siège d'une viguerie (circonscription administrative et judiciaire) et fit procéder aux aménagements, réparations et modernisations du château. Ces travaux durent être très importants car c'est de cette époque que datent, pour la plupart, les plus anciens vestiges de la forteresse.

Devenu roi de Naples (1266), Charles d'Anjou continua à s'intéresser personnellement à la viguerie et au château d'Hyères, changeant fréquemment les viguiers et châtelains (gardiens du château).

En 1323, son successeur, Charles II, fit contrôler les fortifications des côtes de Provence, dont, bien sûr, le château d'Hyères. A la suite de ce contrôle, la population dut prendre en charge diverses réparations estimées à 70 livres. Elle fut en outre sommée de réparer et compléter l'enceinte de la ville basse sous peine d'être condamnée à abandonner le "bourg-neuf" et à remonter se loger en totalité dans la ville haute.

En 1348, l'entretien et la garde des fortifications étant plus que jamais d'actualité, la reine Jeanne accorda à Hyères le privilège d'une rue franche - probablement celle située au plus près du château - dont les habitants, astreints à la garde des remparts "tant de jour que de nuit", se trouvaient ainsi exemptés de toutes autres charges.

La succession de la reine Jeanne, en 1382, divisa la Provence entre les partisans de Louis d'Anjou et ceux de Charles de Duras. Ce dernier fut d'abord reconnu par Aix et la majorité des communautés : ce fut l'Union d'Aix dont Hyères fit partie. Le château fut alors placé sous le contrôle du commandant des forces de l'Union, Spinola (ou Spinelli), jusqu'à ce que celui-ci, changeant de camp, donna la victoire définitive à Marie de Blois, veuve de Louis d'Anjou (1387).

De 1423 à 1431, la garde du château fut assurée par Arnaud de Villeneuve. Celui-ci appartenait à la famille des seigneurs de Trans dont, en ces années, on constate la présence et une certaine influence sur le territoire hyérois.

A la recherche de fonds pour poursuivre à son tour le rêve italien, le roi René engagea, en 1438, le château et la seigneurie d'Hyères à Louis de Beauvau pour 74000 florins d'or.

En 1524 et en 1536, les armées impériales déferlèrent par deux fois sur la Provence. La première fois, Hyères et son château résistèrent quelque temps avant d'être occupés. La seconde fois, ils furent épargnés alors que les autres lieux voisins de la côte étaient pillés et saccagés. Ce sort étonnamment favorable fit naître dans le reste de la Provence des doutes sur la fidélité hyéroise.

De 1579 à 1596, le château d'Hyères joua un rôle stratégique de premier plan dans les guerres de religion. Pendant cette période, la Provence fut le théâtre de violences aux multiples enjeux où se manifestèrent non seulement les oppositions des ligueurs (catholiques) aux "razats" (protestants), et du Parlement au pouvoir royal, mais aussi des rivalités personnelles, et les interventions intéressées du duc de Savoie. La ville d'Hyères demeura fidèle au roi avec assez de constance. Mais le château changea souvent de main. Tenant d'abord pour le roi sa garnison se rallia à la ligue en 1588. Mais, l'année suivante, épuisée à la suite d'un long siège, elle dut laisser la place aux troupes royales, sans que le château ait été pris. En 1593, le duc d'Epéron, gouverneur de Provence, jouant dans cette affaire un jeu personnel, donna le commandement du château d'Hyères à Sigmans, un ligueur convaincu, que les troupes royales, curieusement commandées par le propre père de Sigmans, ne parvinrent pas à déloger. Henri IV, excédé, nomma un nouveau gouverneur : Charles de Guise, fils du Balafré, et dans la nuit du 6 février 1596, l'armée royale prit position dans la ville d'Hyères. Des officiers ligueurs qui s'y trouvaient se réfugièrent au couvent St-Bernard et y organisèrent une première défense, permettant ainsi au château de se préparer à repousser l'assaut. Une nouvelle fois, le château tint bon et c'est en décembre 1596 seulement que la garnison, après un compromis négocié, consentit à quitter les lieux.

Ces dix longs mois de siège éprouvèrent si durement la ville que l'on envisagea de la reconstruire sur la presqu'île de Giens. Henri IV y était favorable mais le projet fut abandonné à la mort du roi. Celui-ci avait, aussitôt après les événements, donné l'ordre de raser partiellement la forteresse et Louis XIII fit procéder à son démantèlement définitif.

ARCHÉOLOGIE ET ARCHITECTURE

(Les chiffres entre parenthèses dans le texte, qui figurent sur le plan, correspondent à certains panneaux sur place).

Situé à 200 m d'altitude sur la colline du Casteou, le château domine la ville d'Hyères. L'accès actuel se trouve sur la face sud-est de son enceinte. La nature rocheuse de la colline a été exploitée au maximum, en gardant le côté abrupt des falaises ou en retaillant largement la roche en place. Malgré l'absence de fouilles archéologiques, on peut avancer l'hypothèse que la quasi totalité de ce qui reste du château ne saurait être daté antérieurement au règne de Charles 1^{er} d'Anjou (1246-1285) qui rattache définitivement Hyères au domaine comtal.

On entre dans le château par une porte ouverte entre deux tours rondes percées d'archères (1). Une herse et une porte en bois "fermant à clef" comme l'indique un texte de 1373 fermaient l'entrée. Au delà de cette porte, un mur coudé (aménagé au XIX^{ème} siècle) barre l'accès, à droite, à ce qui était autrefois une basse-cour (aujourd'hui remblayée) et conduit, à gauche, par un

chemin en pente, étroitement serré entre muraille et falaise, à un pont-levis (3) dont il ne reste qu'une crapaudine et la maçonnerie qui en recevait l'extrémité.

Ce pont-levis protégeait une seconde porte avec herse et vantail qui renforçait la défense (3). D'après le rapport de visite des fortifications de 1323, il s'agissait d'un ensemble défensif très important surmonté de créneaux, obligeant les éventuels assaillants à livrer un nouveau combat pour se rapprocher du château.

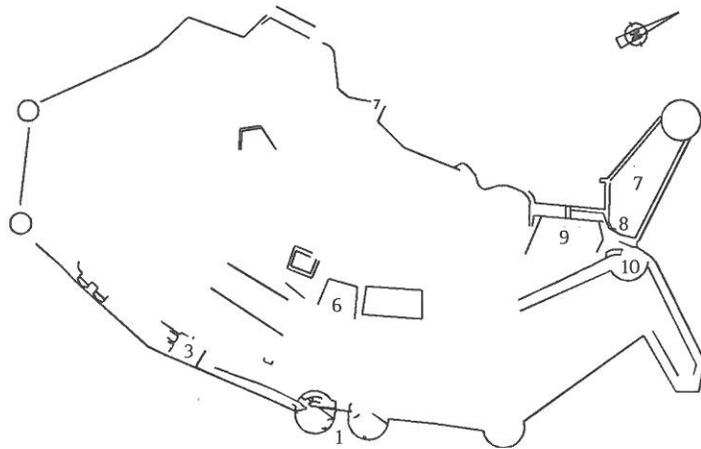
Le chemin se poursuivait par une rampe étroite montant vers la partie sommitale ; les rochers à droite empêchaient d'avancer à plusieurs de front. Le mur d'enceinte est flanqué, à chaque changement d'orientation, de tours rondes ou semi-circulaires (dont deux bases sont encore conservées).

Quelques restes de murs signalent des bâtiments dont on ne peut définir les fonctions ; un inventaire datant de 1423 mentionnait la chapelle Notre-Dame, une cuisine, un moulin, une forge, un cellier, une étable et une bergerie... Une citerne (6) de grandes dimensions (base de 16 m² sur 7 m de haut), était voûtée en plein cintre. Son étanchéité était assurée par un mortier de tuileau encore bien visible. A côté d'elle, ou peut-être au dessus d'elle, se trouvait probablement le donjon, totalement détruit. Contre la citerne, un grand bâtiment dont il ne reste que le mur nord plaqué contre le rocher, laisse voir encore trois placards que devaient fermer des portes en bois.

Une tourelle voisine, accessible par un escalier aménagé entre des parois rocheuses avait sans doute un rôle de guet et pouvait aussi participer à la protection du château.

La partie nord de l'enceinte aboutit par un escalier à une poterne (9), formée d'un arc brisé haut de près de 3 m, protégée par une herse dont on voit encore les rainures, par un assommoir et, en surplomb côté extérieur, par une bretèche dont les corbeaux sont encore visibles sur la gauche. Plus en hauteur, une tour actuellement arasée (10) mais qui avait trois meurtrières, complétait ce système défensif. Un escalier à marches décalées donne accès à cette tour.

A côté de l'escalier, un passage mène à une porte biaise (8) (qui était fermée par un vantail en bois) ; cette porte ouvre sur une plate-forme (7) à l'extrémité de laquelle se trouve une tour ronde dont la porte basse donne accès à un étroit espace voûté qui abritait un puits ou une citerne. Ce dispositif de tour, dont les parties hautes, aujourd'hui disparues, participaient efficacement à la défense du château permettait aussi de protéger l'un des deux points d'eau du château.



Vieux château, remparts et vestiges XI^{ème} - XIII^{ème} siècles.
Accès par la montée de Noailles ou le chemin de la porte Saint Jean.

LEXIQUE ARCHITECTURAL

Abside : partie qui termine le chœur d'une église, soit par un hémicycle soit par des pans coupés, soit par un mur plat.

Arc : élément destiné à soutenir les parties de maçonnerie établies au dessus d'une baie. Généralement de forme courbe afin de reporter les charges sur les côtés.

Arcature : série d'arcades destinées à la décoration.

Arc-boutant : construction extérieure à l'édifice qui permet de contre-buter la poussée des voûtes d'ogive sur les murs de la nef. (évolution du contreforts : pilier pris dans le mur).

Arc de décharge : C'est l'arc qui est pris dans le mur lors de sa construction. Son rôle est d'alléger le poids que devrait supporter les linteaux ou les archivoltes de fenêtre.

Arc-doubleau : arc qui part d'une pile à l'autre au dessus de la nef.

Arc en plein cintre : il peut aussi être utilisé pour soutenir une voûte qui est alors appelée voûte en berceau.

Arc gothique : il sépare les voûtes d'arête.

Archivoltes : partie qui cintre une porte, moulures successives dont le nombre augmente en fonction de l'épaisseur du mur.

Balustrade : garde-corps à hauteur d'appui.

Barbacane : ouvrage fortifié en avant des défenses.

Beffroi : ouvrage en charpente destiné à soutenir les cloches.

Beffroi roulant : ouvrage en charpente qui permet aux attaquants de surplomber les défenses adverses.

Bretèche : ouvrage en bois sur plusieurs étages et souvent crénelé. Utilisé avec des machicoulis pour défendre le pied d'un mur.

Cathédrale : église qui reçoit le trône de l'évêque du diocèse.

Chainage : pierres de taille se trouvant aux angles.

Chaire : pupitre surélevé (tribune) destiné à recevoir un prédicateur ou un lecteur.

Charpente : pièces de bois de grandes dimensions destinées à la construction des bâtiments.



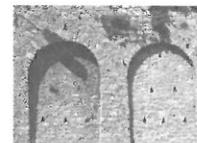
Abside, tour des templiers



Arc en plein cintre, tour des templiers



Croisée d'ogive, St Louis



Arc de décharge



Voûte en berceau, tour des templiers



Contrefort de la collégiale St Paul

Chœur : zone réservée aux religieux.

Cloître : cour entourée de murs et de galeries (établie à côté d'un monastère).

Corbeau : saillie sur un mur pour supporter une charge..

Créneau : vide pratiqué dans la partie supérieure du mur pour permettre au défenseur de tirer et de se protéger.

Crête : couronnement décoré d'un comble.

Crypte : partie excavée de l'église dans laquelle sont conservés les reliques des martyrs.

Culot : ornement architectural.

Donjon : tour maîtresse d'un château fort.

Echafaud : construction éphémère en bois permettant d'élever les maçonneries. (une fois démonté, il reste dans le mur des trous de boulin).

Echaugette : petite tour généralement ronde construite en surplomb du rempart. Elle servait de tour de garde.

Epi : décoration terminant le faite d'une toiture circulaire (conique).

Faitière : tuile de couronnement d'un toit.

Fenêtre géminée : ouvertures groupées par deux et séparées par une colonne.

Gargouille : sculpture décorant l'extrémité d'un système d'écoulement d'eau.

Gonds : pièces métalliques prises dans la maçonnerie, qui se terminent par un cylindre adapté à l'oeil des pentures.

Hourd : ouvrage permanent en bois surplombant le pied du mur.

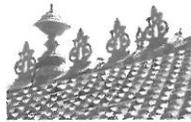
Imposte : pierre en saillie supportant la retombée de l'arc.

Linteau : traverse horizontale en bois ou en pierre servant à soutenir les parties de maçonnerie établies au dessus d'une baie.

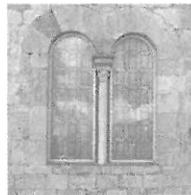
Machicoulis : ouvertures horizontales (perpendiculaires au mur) qui permettent de défendre le pied du mur.



Créneau, château



Crête



Fenêtre géminée, templiers



Echaugette, Saint Paul



Gargouille, templiers

Meneau : élément vertical divisant une baie en compartiments.

Meurtrière : ouverture verticale (parallèle au mur) qui permet au défenseur de tirer sur les assaillants tout en étant protégé.

Narthex : Portique ou vestibule élevé en avant de la nef.

Nef : zone réservée aux fidèles, entre le chœur et la façade.

Oculus : ouverture circulaire.

Pentures : bandes métalliques terminées par un œil.

Perron : escalier extérieur donnant sur une porte d'entrée (quelquefois terminé par une plate forme).

Porte : vantaux (battants de bois).

Sacristie : salle située près du chœur, elle est utilisée lors de la préparation des cérémonies du culte.

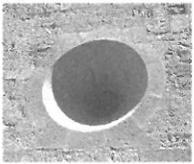
Sanctuaire : partie sacrée de l'église, entre le chœur et l'abside.

Stalle : siège fixe installé dans le chœur et réservé au clergé.

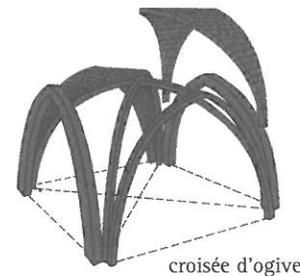
Transept : partie perpendiculaire au chœur.



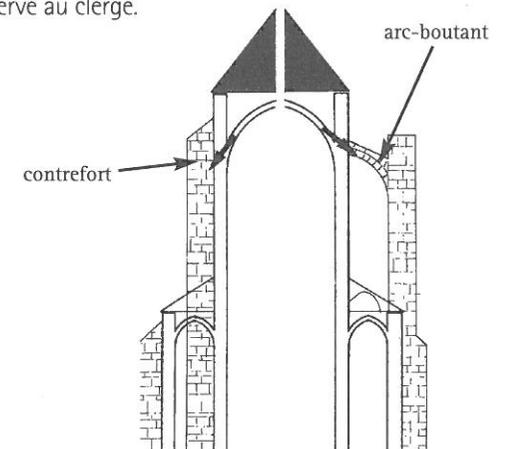
Meurtrière, château



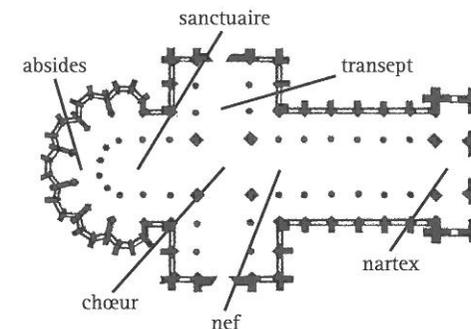
Oculus, templiers



croisée d'ogive



arc-boutant





SITE ARCHÉOLOGIQUE D'OLBIA

Quartier de l'Almanarre • 83400 Hyères

04 94 57 98 28

www.monuments-France.fr

Ouvert tous les jours du 1^{er} avril au 30 septembre,
de 9h30 à 12h30 et de 14h30 à 19h.

Durant l'année le site est ouvert
aux groupes scolaires sur rendez-vous.